

Frédéric Lamoth

Lève-toi
et marche

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN DE L'ÉTAT DE VAUD



« LÈVE-TOI ET MARCHE »,
TROIS CENT SOIXANTE-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PORTRAIT DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-404-5
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Pour Alexandra, Camille et Apolline

I

UN ORDRE... Un coup de feu...

Une hallucination. Une injonction muette, qui s'adressait à lui, alors que les autres dormaient. Le silence, l'absence de mouvement, rendaient ce soubresaut de la vie d'autant plus improbable, d'autant plus violent que rien ne s'y opposait. Il n'avait pas rêvé. Seul le néant avait précédé la prise de conscience. Aucune chimère ne l'avait poursuivi jusqu'ici. Alors quoi ?

Il vit la lumière dans la cour, la clarté des projecteurs qui le touchait comme les doigts d'un spectre. Ses camarades étaient restés assoupis. Corps informes sous les plis des édredons. Épaves charriées par ce sommeil noir qui s'écoulait sans lui. Il se redressa et regarda la face étale de la nuit qui le sollicitait. Pourquoi lui ? Oui, pourquoi...

N'ayant rien à dire, elle le tenait seulement éveillé.

Il décrocha son sac à effets et quitta la chambre. Le grésillement des néons entretenait la lumière dans le couloir. Il entra dans le vestiaire des douches et enfila sa tenue de sport. Son image dans le miroir le retint un instant. Le front gardait une pensée lisse. Les joues creuses, le menton, prolongeaient cette intention. Il retourna dans le corridor où une interminable rangée de cintres portait les uniformes repassés et boutonnés. Il s'arrêta devant le sien. Il saisit la pèlerine en se disant que l'aube était froide même en été, puis il descendit l'escalier.

Il sortit par la porte latérale et hésita un instant avant de s'engager dans la cour éclairée, déserte. Une sorte de griserie le saisissait à la pensée qu'il se tenait à la place du commandant, convoquant les ombres de la nuit sans rien exiger d'elles. Il les toisa simplement, les mains dans les poches, avant de se détourner dans un haussement d'épaules.

En parvenant devant le poste de garde, il prit soin de marcher sur le trottoir opposé. Le planton, occupé à lire, releva la tête. Il passa à côté de la barrière, sans que le moindre soupçon le retînt. Il longea la route jusqu'à la place de sport, puis descendit dans le vallon en suivant la piste dont la poussière scintillait devant ses pas.

En pénétrant dans le sous-bois, il entendit le bruissement de la rivière. Elle apparut devant lui,

formant une brèche où le ciel reflétait dans l'écume blanche ses traits décomposés. Son langage obscur lui rappelait cette exhortation qui l'avait arraché à son sommeil. Cette interrogation qui se prolongeait en torrents aveugles. Il y répondait en marchant.

L'aube dévoilait déjà son visage gris. Le courant qui déchirait la nuit s'élargit et se fondit peu à peu dans la noirceur d'une eau profonde. Il passa sur le pont de pierre et aperçut les toits des maisons et la pointe d'un clocher qui se découpaient dans la matière d'un jour nouveau. Des chiens aboyèrent au loin quand il arriva près du bourg. Le chemin s'écarta de la rivière, traversa un quartier résidentiel et le mena jusqu'à la gare.

L'horloge sur le quai indiquait 5 heures. Un chariot était stationné près de la voie, avec les colis de la poste. Une veste orange de cheminot était déposée sur la ridelle avec un paquet de cigarettes dépassant d'une poche. Deux vélos étaient appuyés contre la façade de la halle des bagages, unis par un cadenas. Il lut le graffiti inscrit sur le muret, sous les fenêtres à châssis de bois. *Muriel, j'ai ton billet pour le septième ciel.*

Il contourna le bâtiment et parvint devant le store abaissé d'un magasin de tabac. Les manchettes des journaux affichaient encore les titres de la veille.

*Manipulation du cours des devises :
encore une banque dans le collimateur.
Les contrefacteurs chinois plombent l'industrie horlogère.
La veuve de l'escroc gardait le magot dans le carnotzet.*

Il hésita un instant sur la direction à suivre. Il saisit la plaquette d'identité qui était accrochée à son cou et lut l'inscription gravée, sur le métal gris, à la lueur d'un réverbère : *Samuel Jourdain*.

Il laissa la chaînette retomber le long de son torse puis s'engagea dans une ruelle en direction de la vieille ville. Le bruit d'une fontaine se répandait entre les murs de ce silence.

PARALLÈLES

— Jourdain.

Son nom. Le son de sa propre voix a claqué dans l'air inerte.

— Plus fort, j'entends pas.

— Recrue Jourdain.

Il s'efforce de le faire jaillir encore une fois, de le projeter le plus loin possible, vers ce point qu'il s'est fixé sur l'horizon.

— J'entends rien... Suivant!

— C'est ça... Crève à force de gueuler.

Il perçoit l'haleine douceâtre de ce murmure qui double sa voix. Son camarade prend sa place et pousse un beuglement animal. D'autres noms s'élèvent, éclatent en gerbes sur le ciel bleu.

Maillard... Morisset... Emery... Grivet...
Genier...

J'entends pas! J'entends pas!

Le défilé se poursuit. Les recrues s'avancent à la queue leu leu et s'arrêtent devant la ligne de touche pour s'annoncer. À l'autre bout du terrain de football, le sergent-major Franchini, les bras croisés, se dresse contre cette grêle de syllabes.

Samuel garde un goût de rouille dans sa gorge desséchée. Il se dirige vers le baraquement des vestiaires, ouvre l'un des robinets disposés le long du mur et se penche pour recueillir l'eau sur ses lèvres. Une guêpe s'approche d'un vol saccadé et se pose sur la margelle. Il tend la main. Elle s'envole, puis revient aussitôt vers cette pierre humide qui engourdit ses ailes. Il la saisit délicatement entre ses doigts et ressent la douleur lancinante dans sa chair. Il serre les dents, ferme les yeux, pour contenir le vertige dans le creux d'une pensée sombre.

*
* *

Il doit avoir sept ou huit ans. Joël est au fond du jardin, près de la haie au feuillage lisse qui attire les abeilles. Là où le forsythia engendre la couleur jaune au printemps, où l'herbe pousse en touffes drues sous le cerisier en fleur. Joël marche pieds nus. Il se fond dans l'exubérance ordonnée de ce paysage avec le naturel d'un enfant qui ne se soucie pas de grandir et se prélassé à mi-chemin dans ses rêveries. Son pantalon est retroussé sur ses mollets. Ses doigts se tendent pour agripper quelque reflet de la rosée.

— Joël, reviens. Maman a interdit de marcher pieds nus dans le trèfle à cause des abeilles. Maman... Maman !

Les croissants sont sur la table ; il n'y a pas encore touché. Il regarde son frère qui semble s'animer avec lenteur sous les rayons du jour, élevant les bras, dodelinant de la tête, comme un pantin incapable de se mouvoir par lui-même.

— Maman.

— Qu'est-ce qu'il y a, Samuel ?

— C'est Joël. Il va nu-pieds dans l'herbe.

— Joël, mon chéri. Reviens tout de suite.

L'enfant se retourne enfin. Un sourire effleure ses boucles brunes tandis que sa main reste suspendue aux feuilles d'un arbuste. Sa mère s'approche dans un frou-frou à peine perceptible. Alors Joël baisse les bras, comme si les fils se distendaient soudain pour se répandre en ombres ténues sous le soleil.

— Restez sur la terrasse. L'herbe est haute... Tout ce trèfle.

— J'ai été piqué par une guêpe, une fois. Je ne suis pas allergique.

— Mais Joël, on ne sait pas... Tu sais bien qu'il est fragile. Maintenant finissez votre déjeuner.

Sa mère est en robe de chambre. Une manche glisse sur son poignet quand elle porte la main à ses cheveux encore mouillés. Il remarque la pointe brodée d'une babouche qui dépasse de son peignoir quand elle revient sur la terrasse. Elle le frôle et il sent cette fraîcheur qui ne porte aucun parfum, seulement cette dense vapeur d'eau émanant de la toilette d'une femme. Elle laisse dans son sillage ce matin d'été qui

paraît subitement las et défraîchi en transpirant la rosée.

*

* *

— Jourdain! Réveillez-vous ou quoi! J'ai dit: en rang par deux... Jourdain!

Des pas trépidants l'entraînent vers ces visages qui le pressent et se reconnaissent dans une singulière vivacité. Roses, bouffis par l'effort, comme s'ils venaient d'éclorre en criant leurs noms, révélant subitement leur identité. Maillard... Emery... Genier... Leurs paroles se condensent dans un souffle épais.

— Un jour, je vais me tirer.

— Ta gueule, Maillard.

— Et tu iras où?

— J'sais pas... Là-bas, dans le bois.

— C'est ça, comme un sauvage.

— Tu aurais tellement la trouille la nuit que tu supplierais Franchini de t'ouvrir la porte.

— Moi, je suis bien parti de chez moi quand j'étais petit.

— Toi, Emery? Je parie que t'as pas été bien loin.

— J'avais cinq ans. J'ai pris un drap de lit et je suis parti. J'ai suivi la route du lac. J'ai marché longtemps. Au moins trois kil. Avant que quelqu'un finisse par s'arrêter et me demander ce que je faisais là.

— On s'en fout, Emery.

— Et où tu allais comme ça, avec ton drap de lit?

— Tais-toi... Avance.

II

TROTTAZ avait la gorge serrée. Comme toujours dans ce genre de situation, il ressentait un besoin irrésistible de déglutir. Les hommes assis autour de la table rectangulaire évitaient de se regarder. Étant le plus grand, il était obligé de courber l'échine. Ce qui ne l'empêchait pas de voir autour de lui. Ses yeux se posèrent sur le haut du crâne dégarni du colonel qui reluisait d'un bel éclat métallique. C'était l'un des rares instants où il ressentait une quelconque sympathie, voire de la compassion, pour son commandant, comme si ce bouclier d'os et de peau tendue offrait une protection infaillible.

— Alors, le type, il sort la nuit et disparaît dans la nature.

Le colonel Andermatt se redressa, avec sa moustache rousse qui formait une sorte d'avant-garde à ses propos cinglants. Trottaz comprit qu'une même pensée traversait l'esprit de ses compagnons : ça y est,

Aggregat remet ça. Le commandant devait ce surnom à un générateur électrique d'une valeur de trois mille cinq cents francs qui avait été perdu lors de la précédente école de recrues et avait été à l'origine de son ulcère à l'estomac.

— Trottaz, Vous êtes l'instructeur d'unité!

— On l'a vu sortir à quatre heures et quart ce matin. D'après le planton, il portait un maillot blanc, un bermuda bleu marine et sa veste thermique sous le bras.

— Un rapport, il faut un rapport!

— C'est fait, mon colonel. Il a rédigé un formulaire six point cinq. Le cas a été déclaré à la police cantonale et à la police militaire. Ils font le nécessaire.

L'adjudant d'état-major Piron était intervenu à sa place. Trottaz regarda ses longues mains posées à plat sur son porte-document avec un mélange de reconnaissance et d'aversion.

— Le nécessaire... Et les parents?

— Je les ai informés par téléphone selon vos instructions. Il n'est pas rentré à la maison. En tout cas pas à l'heure qu'il est. Ils ne savent pas où il pourrait être allé. Je pense qu'il serait bien que vous les appelez aussi.

— Bon, mais qu'est-ce qu'on sait de lui? Jourdain... Recrue Jourdain, c'est ça?

Trottaz fit encore un effort pour déglutir quand la moustache de son commandant sembla rouler jusqu'à lui comme une braise.

— Samuel Jourdain. C'est un étudiant. Il doit être inscrit dans une fac pour la rentrée, je ne sais plus laquelle.

— Oui, et alors? Quoi? Comment il est?

— D'après son chef de section, le lieutenant Flattet, c'est un garçon discret, discipliné. Aucun problème jusqu'à présent.

— Aucun problème... Médecin !

— Je ne le connais pas. Non... Je peux vérifier, mais je ne me souviens pas de l'avoir vu.

— Alors ce type est là pendant sept semaines. Et puis « hop » il disparaît. Et personne ne peut dire qui il est ?

Le commandant baissa la tête et Trottaz vit encore la clarté qui se répercutait sur son front. Piron avait raison. L'affaire n'était plus de leur ressort. Il y avait toujours des types qui ne se présentaient pas ou se dérobaient à leurs obligations. En tant qu'administrateur, l'adjudant avait l'habitude de régler ce genre de cas. On finirait par retrouver le fugueur. Sans doute aujourd'hui même. Alors pourquoi avait-il ressenti cette vague de panique à l'annonce de l'incident ? Il savait qu'Aggregat en ferait toute une histoire et ne cesserait de le harceler, lui en particulier. Cela n'avait pas de sens. Piron avait raison... Mais il détestait Piron, ses mains livides aux veines apparentes. Des doigts de pianiste, de fille, dirait-on, s'ils n'étaient pas aussi épais. Non, des mains de branleur. Il ne pouvait s'empêcher de penser cela en voyant le cadran de la montre sur le poignet osseux, cette face de célibataire grisonnant. Les épisodes de la vie de cette école s'accumulaient dans sa pile de dossiers, des faits qui portaient en germe quelque chose de vulgaire, cette banalité qu'il décortiquait, qu'il exprimait par des mots simples. Un adolescent immature avait fugué. Il n'y avait certes pas de quoi affoler les cadres professionnels de cette école. Mais ce que Piron

ne voyait pas, ce qu'il ne pouvait réprimer par un geste implacable d'apaisement, c'était le sursaut de folie qui avait poussé le garçon à se précipiter dans la nuit, tel un loup-garou.

La voix sourde du colonel interrompit ses réflexions.

— Bon, maintenant... Hier après-midi, introduction des cadres pour la formation des soldats spécialistes. Votre présentation personnelle au rétroprojecteur. Vous mettez : état civil, formation professionnelle, parcours militaire, incorporations, promotions, *et cætera*. Tout ça, c'est très bien. Mais à la fin, il faut une rubrique « hobby » ! Comme Trottaz. Il a mis : « football ».

— Football, histoire et politique.

— Oui, enfin... Il faut mettre quelque chose pour les hobbies. Moi, je mets : « faire le bateau ». Même si vous ne savez pas quoi dire. Vous faites comme l'adjudant d'état-major Lerch qui a écrit : « hobby, pas de hobby ». Hein ? Pas oublier les hobbies, c'est compris ?

Le colonel Andermatt gratta la touffe flamboyante qui frisait au-dessus de son oreille et regarda sa montre. Il se leva brusquement et ce mouvement se propagea avec fracas dans l'assemblée quand les chaises se déplacèrent toutes en même temps. Il était exactement 8 heures. Le premier rapport de la journée était terminé et l'on n'avait même pas parlé de la planification de l'exercice *Uno Due* qui aurait lieu le lendemain.

III

IL MARCHAIT depuis plus d'une heure dans la campagne. Le jour s'était levé dans une froideur incandescente. La prédominance du rose était comme une réminiscence qui se consumait. Il s'arrêta quand cette brume fut entièrement dissipée. Un chien accourut à sa rencontre, venant peut-être d'une ferme des environs. Une sorte de bâtard au poil ras qui s'immobilisa devant lui et se mit à gronder. Il passa de l'autre côté de la route et essaya de l'amadouer.

— Allez, toi, viens ici... Comment t'appelles-tu ?
As-tu seulement un nom ?

La bête se mit à le suivre, à quelque distance, espérant sans doute obtenir quelque nourriture. En parvenant à l'entrée d'un village, il vit un pommier à côté d'une grange. Les fruits étaient encore verts. Il en cueillit un et palpa sa peau boursouflée. Il comprit que l'arbre était en fait un cognassier et jeta le fruit au chien qui le renifla sans y toucher.

Il se remit en marche et aperçut un peu plus loin un attroupement de villageois autour d'un policier qui rédigeait un constat. Un vélomoteur gisait sur le bord de la route. Des éclats de verre provenant de son phare brisé luisaient sur la chaussée. On chargeait un brancard dans une ambulance. Il ne perçut que la forme d'un corps sous un drap blanc. Les voix se précisèrent en paroles distinctes quand il s'approcha des badauds. Deux femmes mêlaient leurs discours avec de grands gestes.

— Non, je n'ai rien vu d'autre. Je passais avec la voiture et il était là. Sa tête avait heurté le bord du trottoir. Du sang s'écoulait de son nez, mais il avait l'air conscient. Ses yeux étaient ouverts et il marmonnait.

— J'ai entendu un bruit et je suis aussitôt sortie du magasin. Tout était exactement comme vous l'a décrit madame. Je n'ai vu aucune voiture, avant que madame n'arrive avec la sienne, peut-être une minute après. Je pense qu'il a dû tomber tout seul.

— Il est vieux, dit un homme en secouant la tête. Plus de huitante ans. Il devrait plus monter là-dessus à son âge... Sa pauvre femme...

— Et sans le casque, en plus.

Un autre homme porteur d'un béret s'exclama d'une voix forte en se tournant vers la foule :

— C'est Glardon, l'ancien douanier !

L'ambulance repartit. Le bruit de la sirène se fit entendre un peu plus loin quand elle parvint à un croisement de chemins. Les passants consternés commençaient à se disperser, quand une femme avec de longs cheveux gris accourut sur la place en poussant un hurlement. Les gens se pétrifièrent sans oser se retourner. L'agent de police arrêta le mouvement de

son stylo en rentrant la tête dans les épaules. Le cri se prolongeait tel un lien invisible qui maintenait entre eux les éléments de ce tableau. Puis les paroles éclatèrent, par bribes, étouffées.

— Pourquoi? Pourquoi est-il parti? Il ne boit pas... Il n'a jamais couru les filles... Pourquoi il part tout le temps? Tous les matins... C'est la même chose... Tous les matins... Pour aller où? Où... Je vous le demande! Au diable Vauvert! Je vous dis, au diable Vauvert!

La femme passa au travers de la foule en titubant d'un air hagard. Des mains palpaient ses épaules, ses bras ballants, sans la retenir, comme pour s'assurer seulement qu'elle fût bien réelle. La voix était encore audible, alors qu'on l'embarquait dans une voiture pour la conduire à l'hôpital. La portière claqua, puis le policier fit signe de circuler.

Samuel quitta la place et parcourut la Grand-Rue sans s'arrêter devant la vitrine de la boulangerie, alors qu'il n'avait rien mangé. Il constata que le chien s'était éclipsé et hâta le pas jusqu'à la sortie du village.

Il ne savait ni où il était ni où le menait cette route qui se prolongeait à perte de vue sur un relief de vallons et de collines. La campagne ressemblait à une mer figée aux couleurs factices avec l'alternance des champs de colza et des pâturages. Des illusions de l'aube ne subsistaient à présent que des lambeaux de nuages qui se dispersaient sur un ciel bleu. Il ferait beau aujourd'hui. Beau et chaud. Il hésita un instant à se débarrasser de sa vareuse et se dit qu'il en aurait besoin pendant la nuit.

Il marcha encore une heure, grisé par ce sentiment de liberté. Il pénétra dans un champ de maïs et s'allongea entre les hautes tiges qui lui permettaient de ne pas être vu. Le sol était encore humide de rosée. Il contempla l'azur et éprouva la nostalgie de cette couleur rose. Il aurait pu avancer indéfiniment dans son sillage, sans poursuivre d'autre but que la perspective d'une aube fragile. Rose fumeux... Rose terne... *Le rouge a disparu, bientôt le froid va me ronger... Die Rose...* Comme dans la chanson de Schubert... *En mourant, je voudrais la raconter.*

PARALLÈLES

Le rose est une touche délicate sur le papier peint, entre les feuilles et les tiges souples qui se déroulent avec la musique. Quelques notes qui se déposent en tons mats sur le mur en face de lui, quand il s'arrête de jouer. Sa mère bat la mesure en tapotant avec l'index sur le coffre du piano. Une lampe de chevet révèle le fin clignement de ses paupières. C'est un après-midi de décembre. La nuit n'est pas encore tombée, mais le temps s'enlise dans la grisaille et semble progresser à tâtons à la lueur d'un falot. Il reprend le début de la partition en s'efforçant de jouer plus lentement comme le veut sa mère. Elle fredonne la mélodie de Bach. Les modulations de sa voix effacent les mesures. Les notes évoluent subitement en apesanteur. Il se raccroche aux noires, aux croches, au sourire ténu de sa mère. Elle pince les lèvres.

— C'est bien, mon chéri, c'est bien... Mais le rythme, ce n'est pas encore ça. Tu répéteras demain avec Joël s'il est en mesure de chanter.

— Est-ce qu'il sera guéri pour Noël ?

— Je ne sais pas. Il doit prendre ses antibiotiques. Il manque de souffle. Nous verrons avec la physiothérapie.

— S'il ne chante pas, alors je ne jouerai pas non plus ?

— Tu peux jouer le morceau de Bach, si tu veux.

— Et *L'Enfant au tambour* ? S'il ne chante pas, personne ne jouera.

— Non, puisqu'il le chante *a cappella*.

— Alors, il n'y aura pas de récital.

— Nous verrons... Maintenant, va jouer, mon chéri.

— Maman, est-ce que je peux sortir ?

— Non, je ne préfère pas. Il est déjà tard. Tu vas prendre froid. Et puis Joël voudra venir aussi.

Il regarde à travers le fin rideau qui laisse filtrer le peu de lumière provenant de l'extérieur. Ce paysage éteint subsiste sous la forme d'un dépôt de suie contre la vitre. Il distingue le lac couleur de cendre, la trame tachetée des feuillages dans le jardin. Il n'a pas encore neigé. Il ne veut pas participer à ce spectacle pour la veillée de Noël. Il le fait parce qu'il y a Joël, parce que quelqu'un doit l'accompagner au piano. Il sait qu'il ne jouera pas si son frère est absent de ce récital. Cela le laisse indifférent, tout comme le fait de devoir jouer alors qu'il n'en a pas envie. On ne lui a d'ailleurs rien demandé. Il ne se souvient pas d'avoir été contraint ou même prié de faire quoi que ce soit. Il a seulement le sentiment d'accomplir son devoir en répondant à une injonction divine. La voix d'un ange. Elle ne donne pas d'ordres, ne pose aucune exigence. Douce, innocente,

elle retentit tel un appel singulier auquel il répond dans une langue étrangère en jouant du piano.

Il contemple encore les pétales roses sur la tapisserie et répète lentement pour lui-même :

*Sur la route,
Pa-ram-pam-pam-pam
Petit tambour s'en va.
Pa-ram-pam-pam-pam
Il sent son cœur qui bat
Pa-ram-pam-pam-pam
Au rythme de ses pas
Pa-ram-pam-pam-pam-ram-pam-pam-pam
Ô petit enfant,
Où vas-tu ?*

*

* *

— Eh, Jourdain, qu'est-ce qu'ils font ?

Trois soldats se tiennent en position de repos sous la pluie, avec leurs longues pèlerines, leurs bérets détrempés. Un sergent-major s'approche d'eux et les passe plusieurs fois en revue, revenant sur ses pas, s'arrêtant devant l'un ou l'autre, avec le doigt pointé, comme s'il leur expliquait quelque chose.

— Ils sont en tenue de sortie. Ils ont peut-être un congé.

— Qu'est-ce qu'il leur raconte ?

— Ils se font engueuler... Ils ont dû rentrer en retard. Il le fait exprès, je te dis... Pour qu'ils se fassent tremper.

Les gouttes de pluie éclatent sur la vitre avec un froissement à peine audible. Leurs bulles semblent préserver le silence, en même temps que cette vision trouble. Les trois garçons observent l'étrange manège auquel le sous-officier se livre avec ses recrues devant la caserne. Ils sont assis autour de la table de leur chambre, devant les pièces d'un pistolet démonté. Grivet s'amuse à comprimer un ressort entre son pouce et son index. Emery tire lentement un chiffon plein de graisse hors du canon et regarde à l'intérieur du cylindre métallique.

— T'es fou... Si t'en mets autant, il va te péter à la gueule quand il va chauffer.

— Y a encore de la poudre dedans.

— Tu devrais pas faire ça ici. Si Franchini t'attrape, ça va mal aller.

— Je m'en fous, j'ai pas envie de me faire tremper... Donne-moi ce ressort.

Un bruit mat claque dans la pièce quand il remet la culasse en place. Genier se redresse sur son lit et se tourne vers eux en interrompant sa lecture.

— Qu'est-ce que tu lis, Genier ?

Il montre la couverture du livre, sur laquelle n'apparaissent que des couleurs aux contours imprécis.

— *Les Racines du ciel*, Romain Gary... Tu connais ?

— Tu crois quoi ? Je fais « lettres » ! Il y a une histoire de cul, là-dedans, non ?

— Ben... Il y a Minna... Des hommes, des femmes, des éléphants...

— Putain, arrêtez avec vos histoires... J'aimerais dormir.

La face bouffie de Maillard émerge du duvet qui recouvre la masse de son corps.

— Eh, Maillard! Ce bon paysan, c'est qu'il a l'habitude de faire une sieste!

— Ferme ta gueule, Grivet.

— Fous-lui la paix... Mais qu'est-ce qu'il leur raconte, bon Dieu?

Emery regarde toujours à travers la vitre. Le sergent-major n'en finit pas d'aller et venir sous la pluie, alors que les vêtements des trois soldats virent au gris sombre et que leurs silhouettes semblent s'alourdir sous le poids de ces paroles dégoulinantes. Il les met enfin au garde-à-vous, puis leur donne l'ordre de rompre les rangs.

Les recrues se dispersent d'un pas nonchalant en direction de la caserne.

IV

TROTTAZ traversa la place d'armes à grandes enjambées. Il venait de quitter le poste de commandement de la compagnie 2 après une séance d'orientation avec les cadres sur l'exercice *Uno Due*. Il n'était revenu à aucun moment sur le cas Jourdain. Il fallait montrer que l'instruction se poursuivait à son rythme habituel, sans tolérer aucune distraction. Il avait traqué le moindre signe de fléchissement dans l'effort et la concentration à tous les niveaux et de façon impitoyable. Le sergent-major avait reçu un coup de semonce pour avoir laissé traîner deux douilles sur son bureau. Même le commandant de compagnie n'avait pas été épargné, réprimandé tel un novice, à cause d'un fil accroché à la bande Velcro de son insigne. Trottaz l'avait arraché, soulevé ostensiblement tout en continuant de donner ses instructions.

Parvenu devant les bureaux de l'école, il héla une recrue qui passait sur le trottoir opposé en omettant de le saluer. Il désigna le grade sur sa casquette en beuglant :

— Salut ! Salut devant un supérieur !

Les feuillets épinglés sur le tableau d'affichage claquèrent quand il pénétra dans le bâtiment. Il hâta le pas dans le corridor en constatant que le commandant avait laissé sa porte entrouverte.

— Trottaz...

La voix était posée, dénuée de cette inflexion qui lui permettait en général d'appréhender la suite. Une sorte de coup de feu qui sonnait faux en l'absence de détonateur. Il s'arrêta devant la porte et considéra la perspective qui s'offrait à lui avant d'avancer à découvert.

Le colonel Andermatt était assis derrière son bureau, l'air de réfléchir intensément, avec cette tête nouée au bout de son cou tendu. Il faisait l'effort de se tenir droit, même quand il était seul. Ses mains étaient empilées devant lui avec la chevalière qui semblait être le point de mire de ses pensées. Il répondit au salut de Trottaz en désignant la chaise en face de lui.

— J'ai appelé les parents... Des gens bien. L'air normal, quoi... Le père est instituteur. La mère est à la maison et donne des leçons de musique, je crois. Ils ne comprennent pas. Moi non plus... C'est vrai, quoi.

Il haussa les épaules. Trottaz vit ce tressaillement se répercuter dans l'œil d'onyx de la chevalière. Dans ces moments, Aggregat ressemblait à un vieux moteur essoufflé qu'il aurait voulu traiter avec ménagement en prenant le temps de s'arrêter et d'en étudier les rouages. « Le commandant, une fois, faudra

lui expliquer. » Il se souvenait d'avoir dit cela au capitaine Fornelli l'autre jour. Il ne savait plus à quel propos. Expliquer quoi... Que tout n'était pas si simple, que tout ne s'expliquait pas aussi facilement. Aggrégat, dans ces instants de dépit et de colère obstinée, n'était-il pas lui-même une de ces choses qu'on ne pouvait comprendre ou maîtriser par la raison ?

Il l'observa en pensant cela. Le contre-jour accentuait le contraste de cette silhouette dans l'encadrement de la fenêtre. Son attention se porta sur les éléments de la pièce qui émergeaient de cet aveuglement avec précision. Le drapeau bernois était enroulé sur sa hampe, contre l'arête du mur. Son casque était accroché à la poignée d'un casier. Il aperçut l'unique photographie placée sur le bureau du commandant, celle où il posait avec le divisionnaire devant un hélicoptère Super Puma en portant encore l'ancienne combinaison des grenadiers de char.

— Il est dans la fanfare.

— Hein ?

— La fanfare municipale... Son père, je veux dire. Il a fait son service en 1978. Dans les troupes du sauvetage. Appointé.

Trottaz ne put réprimer un toussotement en essayant de déglutir.

— Oui, c'est incompréhensible.

Il attendait d'être congédié, mais le commandant semblait ne plus remarquer sa présence en poursuivant son monologue.

— J'ai pensé alors : il est allé chez la bonne amie. Mais il n'a pas de bonne amie. Alors, il n'est pas chez ses parents, pas chez la bonne amie. Il est où, nom de Dieu ? Quelque part dans la nature... Il fait beau.

Il s'inclina davantage sur son bureau. Un rai de lumière embrasa la touffe de cheveux roux qui subsistait au-dessus de ses oreilles, comme pour approuver ses dernières paroles.

— Ah, encore autre chose, major. À propos de la discussion que je dois animer cet après-midi avec les candidats officiers et sous-officiers supérieurs. Pour le débat, vous avez choisi le thème « La neutralité : réalité ou utopie ? » Enfin... Pourquoi pas « le patriotisme », comme l'année passée ?

— Mon colonel, vous pouvez changer le sujet. C'était juste une suggestion. Je ne voulais pas être tendancieux.

— Enfin, Trottaz... Non, je ne dis pas... Mais ça, c'est niveau école EMG, c'est ce qu'on vous a appris là-bas, je suppose. *Gottverdamm!* Écoutez : Moi, je suis né en 1953 à Mühledorf. Mon père était employé à la commune. Il avait les clés de la salle communale. Il fallait préparer le vin blanc pour les réunions du conseil et il était aussi le fossoyeur du village. Il était à l'agonie quand j'étais à l'école de recrues et il m'a expressément demandé de ne faire une demande de congé que pour l'enterrement. Bon... Pourquoi je dis ça ? La neutralité, utopie et tout ça ! Imaginez que vous aurez en face de vous, par exemple, attendez...

Il se mit à tripoter nerveusement une pile de papiers déposée sur l'angle de son bureau et aplatit subitement une feuille devant lui avec la paume de sa main.

— Caporal Jaillet... Candidat sergent-major. Sur sa fiche personnelle, il a écrit : « profession, vigneron ». Qu'est-ce qu'il va dire, lui, hein ? Il va dire que

son père, pour les vendanges, emploie des journaliers polonais payés à six francs l'heure parce que c'est meilleur marché et que le travail est mieux fait.

— Mais quel rapport ?

— Justement... Et vous aurez là aussi un candidat officier, étudiant en sciences politiques. Alors, du coup, Jaillot, il ne dira plus rien. Et le but, c'est qu'il dise quelque chose. Alors, je ne vais pas changer le sujet, non ! Mais ce débat, vous irez l'animer vous-même ! Comme ça, vous verrez et vous apprendrez.

— Bien, mon colonel.

Trottaz se leva sans en avoir reçu l'ordre. Il attendit le geste agacé du commandant pour saluer et s'éclipser au plus vite, comme on le ferait au chevet d'un grand malade. Et le colonel Andermatt continuait de maugréer.

— Utopie... Utopie... C'est ça, il fait beau... Beau temps pour se promener... Oui, c'est cela. Allez tous vous promener.

V

LE BRUIT d'un tracteur le tira de sa léthargie. Il se leva et partit dans la direction opposée, s'enfonçant davantage dans le champ de maïs. Son corps brûlait au contact des feuilles coupantes et de l'air sec qu'il respirait. Il parvint devant une voie ferrée. Il se mit torse nu et gratta sa peau qui le démangeait. Un son aigu se propagea le long des rails. Le train fit entendre un sifflement avant de passer devant lui dans une bourrasque. Il reçut le souffle de plein fouet sur sa poitrine, sans reculer d'un pas. Une envie irrésistible de crier, rire et pleurer en même temps s'empara de lui. Il traversa la voie et poursuivit à travers champs.

Une demi-heure passa, peut-être une heure. Sa marche était devenue une crépitation sous le soleil, un crissement dans l'herbe sèche qui embrasait ses pensées, attisait ses sens. Il aperçut un bâtiment blanc qui semblait avoir échoué dans le paysage. Un parc

avicole. Une odeur lourde de sang émanait d'un local ouvert où des poules étaient suspendues à des crochets. Il contourna les murs et aperçut l'entrée d'un magasin. Une femme était assise devant une table, près de l'unique vasistas qui laissait entrer la lumière du jour. Il acheta une demi-douzaine d'œufs et lui demanda quelque chose à boire. La femme lui indiqua la fontaine sur la place en précisant que l'eau était potable. Il alla s'abreuver. Il n'avait jamais ressenti de sa vie une telle soif, un tel besoin de fraîcheur insipide.

— Tu veux du feu ?

Un homme basané et mal rasé s'approcha de lui. Il portait un blouson de cuir, malgré la chaleur. Samuel le dévisagea avec étonnement, à cause de cette question qui lui paraissait contraire aux usages.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Parce que je me disais que t'avais l'air de vouloir fumer, dit l'homme avec un fort accent étranger.

Samuel aperçut derrière lui un gros bidon avec des flammes qui s'en échappaient en divaguant dans un souffle invisible. Une odeur de sang frais le prit à la gorge. Des torchons étaient amassés sur l'herbe du pré.

— Je dois brûler tout ça.

L'homme saisit un chiffon par son extrémité et le déroula au-dessus du feu. Le tissu imbibé mit du temps à s'enflammer. Il ne semblait pas craindre de se brûler en se tenant si près du brasier. Il désigna la dépouille d'un corbeau qui gisait près des torchons.

— Je l'ai trouvé là-bas, derrière la porte du hangar, à l'intérieur. Je ne sais pas comment il est arrivé

là. Il a dû se taper contre une vitre. Je devrais le brûler, hein? Il a de belles plumes, toutes noires... Regarde.

Il saisit l'oiseau par les pattes et lissa son plumage d'un noir bleuté qui ne portait aucune trace de sang et semblait avoir engendré la mort comme une pousse, un bourgeon fleurissant sous la forme d'une tête ébouriffée, avec l'œil fixe en son milieu. Samuel profita de ce que l'homme ne prêtait pas attention à lui pour scruter son visage marqué d'une entaille sous la paupière inférieure gauche. L'arête de son nez était coudée, conservant peut-être les stigmates d'une ancienne fracture. Il cherchait à discerner les origines de ce personnage, dans son langage étrange et son faciès reconstitué, pendant qu'il parlait et alimentait le feu avec un jerrycan.

— Tu vois, un peu d'essence, un bidon comme celui-ci, ça fait un bon foyer. Tu mets des pierres au fond, du charbon si tu en as, mais c'est même pas nécessaire. Les gens y jetaient leurs vêtements. Fallait les brûler, par hygiène, à cause de l'épidémie, tu comprends? Au camp, ils nous en donnaient d'autres. Et comme il faisait froid, les gens se groupaient autour des feux. Tu te réchauffes d'abord la face, puis le dos. Quand tu as bien chaud d'un côté, l'autre est aussi dur que la terre gelée. Alors tu te retournes. Pendant que le dos se réchauffe, tu fumes une cigarette, si tu en as, et c'est ta face qui se refroidit. C'est bon, si t'as envie de pleurer. Et tu vois les autres feux avec les gens tout autour dans la fumée.

Il souleva le corbeau. Le cou et les ailes se déployèrent avec la souplesse de la mort en laissant s'échapper avec grâce ce que la peur ou le regret

détenait encore jusqu'à présent. Le souffle d'une flamme l'absorba. Il le fit osciller à bout de bras, puis le lâcha avant que cette langue de feu ne l'embrasât. Il ôta enfin son blouson et épongea la sueur de son front.

Samuel s'avança dans le champ en direction d'un petit bâtiment isolé. Un bruit trépidant provenait des bouches d'aération. Il s'en approcha et reconnut un pépiement animal dans le vrombissement des ventilateurs. Il s'agissait sans doute d'une couveuse, d'une poussinière. Il essaya de voir à travers les grilles, mais les fentes serrées ne laissaient filtrer qu'un souffle d'air chaud. Il s'éloigna et alla s'affaler sur le talus près du chemin de fer. À l'aide de son canif militaire, il incisa la pointe d'un œuf et en aspira le contenu tiède et gluant tout en soutenant l'éclat aveuglant du soleil.

PARALLÈLES

— Samuel, attends... Ne t'éloigne pas.

Il s'est laissé emporter par son élan en traversant le pré. Sa mère et son frère sont restés en arrière. Il les a distancés sans s'en rendre compte, sans même avoir hâté le pas. Le monde, dans sa perception enfantine, s'est peut-être conçu un jour dans ce territoire fait de mottes retournées qui révèle à la fois son étendue et ses limites entre un rang de peupliers et une voie ferrée au sommet d'une butte. La mère et l'enfant se rapprochent et grandissent, atteignant bientôt la taille des arbres qui demeurent en arrière-plan. Il hésite à rebrousser chemin. Un besoin irrésistible l'incite pourtant à avancer, tandis que la voix essoufflée de sa mère le poursuit.

— Attends... Joël ne peut pas.

C'est l'hiver. La terre sèche craque sous ses pieds. D'autres gens se trouvent déjà près du chemin de fer, des femmes et des enfants pour la plupart, engoncés

dans leurs manteaux. Ils ont l'air de se partager les haillons d'une couleur sombre et froide, ce qui reste de l'étoffe d'un sentiment quelconque, étant parvenu aux confins de cette perspective. Ils attendent le passage d'un train. Celui-ci finit par venir. Un phare perce le brouillard. Une locomotive apparaît, seule. Une Crocodile de la ligne du Gothard, vêtue de sa longue carcasse brun rouille. D'autres suivent. Des modèles électriques également. Enfin arrive le prototype tant attendu, la Flèche rouge, l'ancienne automotrice des CFF, avec ses deux cabines symétriques, ses capots rutilants, munis de tampons percutants. Elle passe trop vite, comme les autres, qui ne laissent pas de fumée dans leur sillage. Il est subjugué par cette vision qui lui restitue tous les détails d'une miniature, celle qu'il admire chaque jour sur le catalogue Märklin et qu'il convoite pour le prochain Noël.

On patiente encore, on scrute l'horizon. Les rails tendus prennent un aspect sinistre en soutenant cette longue attente. Il sait, tout comme sa mère, que les locomotives à vapeur ne viendront pas. Il sait que Joël va se mettre à pleurer en les réclamant. Comme on invoquerait le Léviathan cracheur de fumée, émergeant d'un passé qu'on voudrait noir, profond.

— Allons, les enfants. Je crois que c'est tout.

Les gens se sont déjà dispersés. Leur humanité tient peut-être à cette lenteur, à la lourdeur de cette nostalgie qui retombe après le vent. Sa mère lui paraît alors très pâle, comme si ces ombres dévoilaient subitement sa face en se retirant. Son frère fait une moue boudeuse. Elle cherche à l'attirer loin de la voie. Mais l'enfant se met à pleurer et se laisse choir en

s'agrippant à son bras. Il se prend les pieds dans le ballast et s'effondre avec fracas dans ce pierrier qui semble vouloir l'engloutir.

— Joël !

Ce cri. Cette lamentation, qui se prolonge comme la rumeur assourdissante sur le passage d'un train. Elle essaie de soulever à bras le corps l'enfant qui ne se débat plus et hurle toujours en se laissant traîner par terre. Samuel ne fait rien pour l'aider. Étranger, incapable d'intervenir. Il est témoin de cet affrontement entre la force du désespoir et l'inertie. Fasciné, pris de stupeur, quand il voit sa mère qui fait mine de le frapper. Son frère lève alors une main ensanglantée. Elle interrompt son geste pour la saisir. Elle tombe à genoux au pied du talus où ils ont fini par échouer. Elle panse la main écorchée avec son foulard beige. Les pleurnicheries de l'enfant ont cessé subitement. Elle ne dit plus rien.

On traverse le pré en sens inverse. Samuel cette fois marche derrière eux. Lorsqu'ils parviennent sur la route, sa mère s'accroupit pour rajuster l'écharpe et le bonnet de Joël. Son chignon s'est défait. Elle se tient en équilibre sur la pointe de ses bottes usées qui ne gardent aucune trace de cette terre gelée. On se remet en marche, lentement, à cause de Joël qui s'essouffle. Sa mère accélère le pas quand la maison est en vue. Joël reste en arrière. Elle ne s'en rend pas compte. On aperçoit la lucarne sous la toiture, sur ce pan de mur dévêtu entre la végétation sombre, déchirée. C'est là, dans l'attique, qu'ils ont installé la maquette du train électrique.

Il pense à la Flèche rouge qui glisse avec son fuselage étincelant, passant devant le poste du garde-barrière, sur le pont, puis à travers ce décor singulier qu'il a construit lui-même. Son domaine. Il l'a nommé « la gare désaffectée ». Un long hangar en Lego, un dépôt de marchandises, une voie de garage avec un butoir, un mur en carton sur lequel il a peint des graffitis. Il songe à la locomotive à vapeur équipée d'un fumigène que son frère a commandée pour Noël.

Sa mère avance toujours d'un pas rapide, sans se retourner. Il voudrait l'appeler, courir pour la rejoindre, mais il lui semble que sa voix ne porterait pas jusqu'à elle. Il attend son frère. Devancé par l'espace qui s'étale et révèle sa mesure infinie, entre la montagne, les câbles tendus au-dessus du chemin de fer et la maison au bord du lac. L'enfant et la mère se répartissent ce terrain vierge. Un pays sauvage et dépeuplé.

*
* *

— Genier, qu'est-ce que tu fous, nom de Dieu !

La montagne... Un pâturage, une couleur verte qui émerge des entrailles de la terre entre des rocs éclatés. Et Genier qui patauge là au milieu. Sa silhouette dégingandée, son faciès allongé qui pointe au-dessus des cimes. Il remue quelque chose sur le sol du bout du pied.

— C'est pas une mue.

— C'en est une... Une mue de vipère, je te dis.

— Non, c'est un bout de tissu effilé ou je ne sais quoi.

— On est perdus et ces gars se croient encore malins... Hé, Genier, on est complètement paumés!

Emery arrache sa casquette de son front et laisse tomber son paquetage, sans se préoccuper des bouses qui jonchent le sol. Morisset ne dit rien et fronce les sourcils au-dessus de la carte. Une tension électrique se fait sentir quand les regards se lèvent vers le sommet du pylône au pied duquel ils se sont rassemblés. Ce silence foment une sorte de râle. Maillard s'est affaissé contre le pilier en béton, les joues ravagées par le rouge humide.

— Allez, Maillard! Pas, toi...

— J'peux pas... J'avance plus... Pas un pas de plus.

— Faut franchir le col.

— On n'y arrivera pas avant la nuit. On va se perdre dans ce massif. On ferait peut-être mieux de descendre dans ces pâturages. On finira bien par tomber sur une ferme d'alpage... De toute façon, on est complètement perdus.

— Allez, debout Maillard. Bois un coup, ça va aller.

Emery lui tend sa gourde.

— Non! J'veux pas, j'bouge pas! Ça m'est égal, laissez-moi crever!

Un cercle s'est formé autour du pylône, autour du cri tendu qui se prolonge dans l'armature de ce squelette d'acier. La montagne éventrée garde son écho. Et c'est un colosse qui apparaît devant leurs yeux. Pris de convulsions. Sa poitrine se soulève à partir de la pierre dont il semble puiser sa force et qui le retient captif.

————— LÈVE-TOI ET MARCHE —————

— Maillard!

— Non! Foutez le camp où vous voulez! Moi,
j'irai pas!